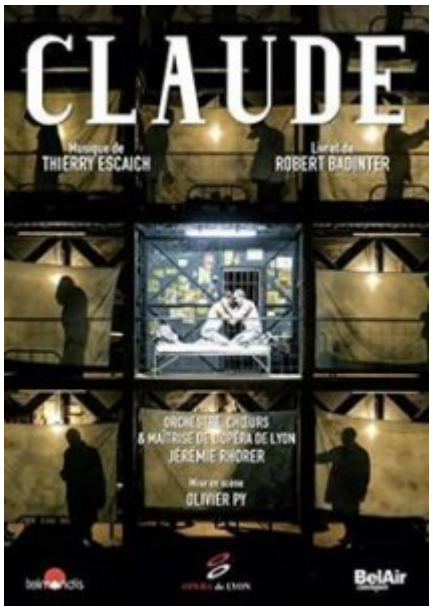
DVD, compte rendu critique. Thierry Escaich : Claude. Bou, Rhorer (1 dvd BelAir classiques)



DVD, compte rendu critique. Thierry Escaich : Claude. Bou, Rhorer (1 dvd BelAir classiques). Commande de l'opéra de Lyon à Thierry Escaich et crée in loco en mars 2013, l'opéra Claude est le fruit d'un texte engagé contre la peine de mort rédigé par Robert Badinter que la question passionne depuis toujours et pour laquelle il s'est battu sans fléchir obtenant l'abolition pure simple, fait marquant du quinquennat Mitterrand 1 (le 18 septembre 1981). Sur la violence et la barbarie, la vision engage un débat ouvert et ici non résolu sur la responsabilité qui incombe à celui qui impose la haine jusqu'au meurtre. Si l'on prend partie d'un côté comme de l'autre – victimes ou bourreaux, le vrai sujet reste en profondeur : comment expliquer les origines du mal ? Y a t il toujours corrélation entre misère et criminalité? En d'autres termes y a t-il fatalité si l'on est né misérable? Mais l'opéra ajoute aussi une autre thématique tout aussi cruellement moderne : l'enfer et l'enjeu de la prison. Les conditions de détention -inhumaines et de façon criante sont aussi dénoncées dans une mise en scène qui pourrait concentrer tout ce que l'univers carcéral aujourd'hui présente en dysfonctionnement insupportable, nos sociétés modernes cumulant les échecs quant à la question des prisonniers qui dans l majorité des cas, appelés à sortir, doivent être accompagnés et rééduquer pour réussir leur ré insertion. .. On

voit bien que l'opéra créé à Lyon suscite bien des interrogations et relance le débat sur un scandale sociétal san fin.

Hugo aseptisé

Inspiré de Claude Gueux de Victor Hugo, le livret évoque avec économie et force la violence banale qui ronge et détruit les liens humains dans la prison de Claude après sa condamnation à mort : haine entre les geôliers et les détenus, haine entre les prisonniers eux-mêmes car la prison devient le miroir réaliste et fidèle d'une société en échec, comme mise en cage, face au meurtre et à la violence humaine.

Pas facile de rendre compte d'un opéra où la tension était surtout palpable dans le regard global moins dans le détail. Pourtant après la création lyonnaise, le témoignage vidéo souligne (surtout) la force dramatique du baryton français Jean-Sébastien Bou dans le rôle titre (de surcroît parfaitement intelligible, apport capital pour sa prise de rôle), le bartyon compose d'abord un personnage dont la photogénie ardente embrase l'image. A contrario, on regrette la faiblesse du personnage tenu par le contre ténor Rodrigo Ferreira (dans le rôle de son compagnon de cellule Albin). Si la direction d'acteurs est convaincante, la mise en scène efficace, c'est à dire ici centrée sur la barbarie sous toutes ses formes, y compris le directeur de la prison : Jean-Philippe Lafont, droit dans ses bottes, inflexible… totalement inhumain comme le reste des protagonistes, on reste nettement moins convaincus par la musique, finalement linéaire et « grise », continûment tendue sans aucune envolée lyrique a minima humaine voire humaniste de Thierry Escaich : manque de temps, manque d'inspiration ou questions et sujets trop impressionnants ? La réalité est là : la partition nous déçoit par sa rudesse et sa monotonie âpre et sourde… fallait il uniquement privilégier l'étouffement et la saturation qui noient le chant des solistes comme l'arabesque parfois prenante des choeurs? Difficile question d'esthétique. ..

pour nous la musique de Claude manque de trouble, de souffle, de vertiges et aussi d'hédonisme. Hugo méritait mieux, c'est évident. Pourtant Thierry Escaich ne manque pas de talent. Parmi les disques récents, « Nuits Hallucinées » (2011) en témoignait (surtout Barque solaire créé en 2008) : d'une richesse de texture souvent foisonnante. … la source s'est tarie dans le portrait de Claude emprisonné. Dommage .

Claude de Thierry Escaich (mars, 2013)
Opéra en un prologue, seize scènes, deux interscènes et un épilogue
Livret de Robert Badinter d'après Claude Gueux de Victor Hugo
Création mondiale – Commande de l'Opéra de Lyon – Créée le 27 mars 2013 à l'Opéra de Lyon.
Mise en scène : Olivier Py
Décors et costumes : Pierre-André Weitz

Claude: Jean-Sébastien Bou
Le Directeur : Jean-Philippe Lafont
Albin : Rodrigo Ferreira
L'Entrepreneur/Le Surveillant Général : Laurent Alvaro
Premier personnage/Premier Surveillant : Rémy Mathieu
Deuxième personnage/Deuxième Surveillant : Philip Sheffield
La Petite fille : Loleh Pottier
La Voix en écho : Anaël Chevallier
Premier détenu : Yannick Berne
Deuxième détenu : Paolo Stupenengo
Troisième détenu : Jean Vendassi
L'avocat : David Sanchez Serra
L'avocat général : Didier Roussel
Le Président : Brian Bruce

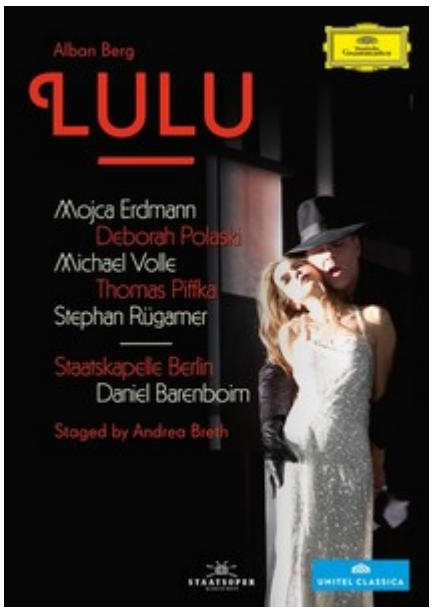
Orchestre, choeurs et Maîtrise de l'Opéra de Lyon
Direction musicale : Jérémie Rohrer

DVD, compte rendu critique. Escaich / Badinter : Claude, 2013. Jean-Sébastien Bou, Claude. Rodrigo Ferreira (Albin), Jean-Philippe Lafont (le directeur de la prison)… Orchestre, chœur

de l’Opéra de Lyon. Jérémie Rhorer, direction. 1 dvd Bel Air classiques BAC 118 . Livret / notice de 20 pages (français / anglais). Bonus entretien avec Thierry Escaich et Robert Badinter par Anne Sinclair. Enregistrement à l’Opéra national de Lyon le 4 mars 2013. 1 DVD, durée 1h37 minutes (opéra) + 26 minutes (bonus), sous-titres en français et en anglais

---

DVD. Alban Berg : Lulu. Mojca Erdmann (Barenboim, 2012, 1 dvd Deutsche Grammophon)



DVD, critique. Alban Berg : Lulu. Mojca Erdmann (Barenboim, 2012, 1 dvd Deutsche Grammophon). Berlin, avril 2012 : au théâtre Unter den Linden, Barenboim dirige Wozzek puis Lulu, ici dans la version non de Friedrich Cerha, mais celle, s’agissant du III, de D R Coleman. A partir des fragments laissés par Berg en 1935, le musicologue a reconcentré les sections parvenues, décousu l’ordre de Cerha (plus de prologue ni de scène parisienne habituelles dans le III) mais une formule resserrée, dense, précipitant la mort de Lulu (en coulisses), afin de « préserver l’effet de symétrie » souhaité par Berg dans l’architecture globale de son second opéra. Andrea Breth peine à révéler une vision cohérente et précise d’un drame scénique qui éblouit par son étrangeté pourtant. Il y a de la confusion dans ce dispositif quoique la tension reste palpable.

Le mystère, le trouble, la gêne surtout et les frémissements d’une destruction totale sont perceptibles dans un drame qui moderniste et inclassable concentre les fissures et catastrophes de l’époque : la destruction de la république de Weimar sous la montée de l’hitlérisme. Cimetière de voitures, perspectives tronquées, chanteurs au sol… tout indique ici la fin de l’ordre bourgeois.



Côté chanteurs, évidemment la silhouette juvénile, au corps gracile de la soprano **Mojca Ermann**, vraie poupée glamour,

séduit dans le rôle de la femme enfant, perverse et attendrissante (la beauté du diable?) : son timbre pincé, malgré des aigus mal tenus, n'en finit pas de troubler voire de captiver. **Debora Polaski** fait une comtesse solide et très émouvante au III dans son air de déploration au cimetière, sorte de chant funèbre sur le genre humain à l'agonie… quand **Michael Volle,** vrai vedette de la soirée, incarne avec une finesse nuancée et le Docteur Schön et à la fin, Jack l'éventreur… présence à la fois paternelle, fraternelle, et dans les faits maritale (humain surtout humain donc périssable : il meurt de facto au II, tué par la belle qui lui tire une balle dans le dos) et enfin juge implacable face à la monstruosité humaine. L'homme (la femme ici) est une saloperie délicieuse… qui exploite et consomme sans scrupule ni morale jusqu'à la mort.

Daniel Barenboim veille dans la fosse à ce dévoilement progressif de la catastrophe et de l'effroi collectif : le sexe désigne la mort ; le désir c'est la manipulation ; l'amour,un esclavage… et l'humanité, l'annonce d'une mort inéluctable. Au final qu'avons nous sur scène, une ambiance délétère et des morts à la pelle : les deux premiers maris de Lulu (le professeur de médecine puis le peintre), enfin Schön et son fils Alwa, Lulu elle-même. Cirque fantastique et scène pathétique, la production berlinoise reste honnête. Volle et Polaski sont très convaincants, les maillons forts du spectacle : c'est d'ailleurs eux deux qui ferment le rituel théâtral après l'embrasement final. Le dernier tableau est le plus réussi dans son dépouillement. Mais on lui préfèrera d'emblée la version édité par DG également, avec Petibon dans la mise en scène de Py.

DVD, critique. Berg : Lulu (version berlinoise inédite de DR Coleman, 2012). Mojca Erdmann (Lulu), Deborah Polaski (la comtesse Geschwitz), Michael Volle (Schön, Jack), Thomas Piffka (Alwa), Stephan Rügamer (le peintre). Staatskapelle Berlin. Daniel Barenboim, direction. Andrea Breth, mise en

scène. Filmé à Berlin en mars 2012. 1 DVD Deutsche Grammophon 0440 073 4934

DVD, compte rendu critique. Rossini : Guillaume Tell. Diego Florez, Rebeka, Alaimo (Pesaro 2013, 2 dvd Decca)



DVD, compte rendu critique. Rossini : Guillaume Tell. Diego Florez, Rebeka, Alaimo (Pesaro 2013, 2 dvd Decca). Pesaro retrouve un ambassadeur de rêve en la personnage du ténor péruvien **Juan Diego Florez**, trésor national vivant dans son pays, et ici, nouveau héros toutes catégories en matière de beau chant rossinien. Les détracteurs ont boudé leur plaisir en lui reprochant une absence de medium charnu et une vrai assise virile dans un style rien que… idéalisé non incarné : or la vaillance et l'intonation sont continument époustouflants et le grand genre, celui du grand opéra à la française que Rossini inaugure ainsi sur la scène parisienne en 1829 marque évidemment l'histoire lyrique, grâce à l'éclat de cette voix unique à ce jour. **Juan Diego Florez** reste difficilement

attaquable et les puristes déclarés qui brandissent les mannes d'Adolphe Nourrit (créateur du rôle) auront bien du mal à démontrer la légitimité de leur réserve.

A l'été 2013, le festival de Pesaro offre l'un de ses meilleurs spectacles…

Le superbe Tell de Pesaro 2013



Florez apporte la preuve que le rôle d'Arnold peut être incarné par un ténor di grazia non héroïque, tant l'intelligence de son jeu et de son chant donnent chair et âme au personnage de Rossini : d'autant que Pesaro n'a pas lésiné sur les moyens ni surtout la qualité artistique pour réussir manifestement l'une de ses plus belles réalisations. Aux côtés du solaire Florez, Arnold noble et lumineux, aux aigus ardents, la Mathilde de **Marina Rebeka** n'est que tendresse et miel vocal ; le baryton **Nicola Alaimo** affirme lui aussi une noblesse humaine totalement convaincante, d'autant plus méritoire que la mise en scène de **Graham Vick** est comme à son habitude claire et politique mais clinique et très glaciale. Vick transpose le drame suisse gothique dans

l’Italie du Risorgimento où la soldatesque autrichienne humilie continument les paysans suisses, offrant de facto à la figure ignoble et abjecte du conquérant Gessler (le meurtrier du père d’Arnold), une rare perversité souvent insupportable. Le ballet du III (qui précède la fameuse épreuve de la pomme) est totalement restitué en une scène collective de soumission / oppression du petit peuple par les occupants arrogants. Alberghini fait un père d’Arnold très solide. Dommage que les répétiteurs du français pour les comprimari (seconds rôles) et les choeurs n’aient pas réussi totalement leur objectif : beaucoup de scènes échappent à la compréhension, le texte français étant inintelligible. De là à penser que le spectacle reste déséquilibré : rien de tel. Ce Tell comble les attentes, car le duo miraculeux (Arnold / Mathilde) et porté comme tous par la baguette fine et nerveuse du chef Michele Mariotti. Ce pourrait être même de mémoire de festivalier depuis l’après guerre, l’un des meilleurs spectacles rossiniens de Pesaro, festival italien qui semble avoir renoué avec les grands moments de son histoire.



Juan Diego FLorez et Nicola Alaimo (Arnold et Guillaume Tell)

Rossini : Guillaume Tell, 1829. Juan Diego Florez (Arnold Melcthall), Nicola alaimo (Guillaume Tell), Marina Rebeka

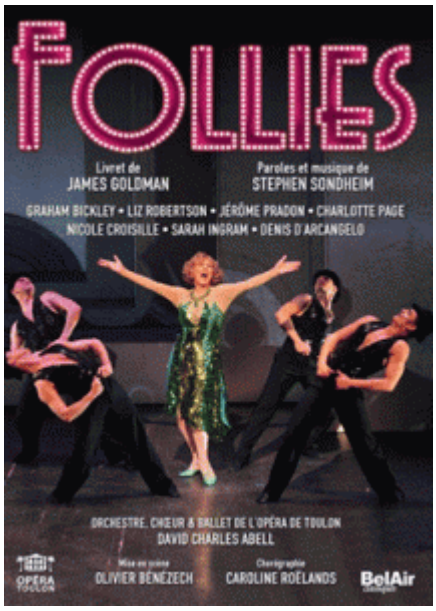
(Mathilde)… Michele Mariotti, direction. Graham Vick, mise en scène. Enregistré en août 2013 au Festival Rossini de Pesaro (Italie). 2 dvd **Decca.**

DVD. Stephen Sondheim : Follies (Toulon 2013, 1 dvd Bel Air classiques)

DVD. Stephen Sondheim : Follies (Toulon 2013, 1 dvd Bel Air classiques). *En 1971 pour Broadway sous couvert d'un théâtre qui va fermer, Sondheim ressuscite l'esprit revue : en une immersion nostalgique pleine de tendresse les anciennes girls reprennent le chemin des planches pour une dernière. .. dont Nicole Croisille qui nous fait aussi son solo sad mais digne, velours et ténacité de celle qui aurait connu Gandhi et à survécu à Shirley Temple ! Un blues magnifiquement orchestré.*

Ex girl des Follies

Le blues orchestral de Nicole Crosille



Sally Durant ex girl elle aussi, Solange le travesti et sa gouaille parisienne, un couple de danseurs clone de Fred Astaire et Ginger Rogers, Phillys la bourgeoise alcoolique marié à Ben l'ex politique cavaleur. .. émaillent chacun à sa façon et selon ses souvenirs d'une époque révolue, les séquences d'une grande séance de remémoration collective.

Sur scène, il y a double action : le présent des acteurs chanteurs de la revue passée, abonnés au souvenir, et plus haut sur une passerelle les artistes de l'époque qui surgissent du passé. Sondheim travaille sur ce croisement fertile en péripéties scéniques : présent et passé. Chacun se remémore ce qu'il était et avec qui il a fricoté 30 ans auparavant.

C'est un peu la réunion des anciens avec toute l'inventivité que permet le Musical dans l'alternance du parlé et du chanté. Tous les artifices – subtils-, du genre tend à ressusciter un temps d'avant. Chacun se souvient, l'arme à l'oeil, et entone sa chanson, résumé de toute une vie comptant ses premières illusions, ses désirs, ses attentes frustrées… et toujours chevillée au corps/coeur, la passion de Broadway, l'ivresse des planches comme un baume. Le temps de la représentation, passé et présent fusionnent. .. quand les chanteurs se confessent, évoquent un passé d'insouciance trépidant, épuisant, ils donnent la matière de la soirée proprement dite. D'anciennes amours sont avouées, ressurgissent (ainsi Sally et Ben), mais Sally ne regrette en rien sa vie présente parce que son Buddy est là. Pourtant cela bascule aussi dans la thérapie des couples en crise. Peu à peu, l'action tourne au vinaigre domestique et les femmes règlent leur compte avec leur mari narcissique… il faut toute la magie de Loveland, au II pour comprendre que l'amour est un vaste mensonge, et qu'enfin l'esprit revue est la forme la mieux aboutie pour exprimer cette amère désillusion. Au terme de l'expérience, chacun doit

assumer les choix du passé. Ni plus ni moins.



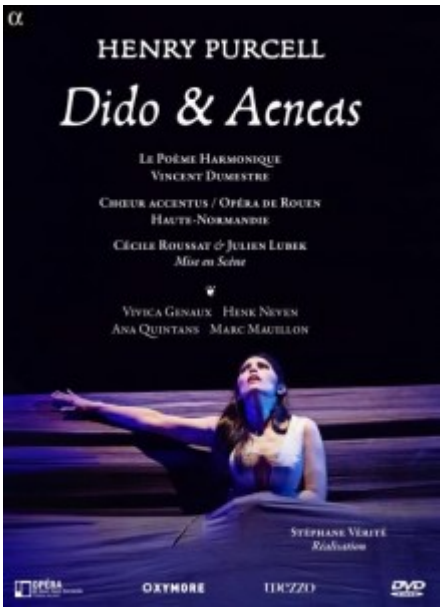
Chef enjoué, instrumentistes sensuels, chanteurs suggestifs. .. tous jouent la carte de la suggestion fine. Pas de fautes de distribution dans cette succession de réitérations attendrie où surgissent aussi des séquences délirantes plus caractérisées. .. avec point fort les 7 girls ex de la revue des Follies qui nous refont le grand numéro chanté dansé du miroir. .. Qui est cette femme qui rit tout en ravalant se larmes ?

Clin d'oeil nostalgique aux revues de Broadway, Follies n'est peut être pas le drame le plus haletant de Sondheim mais son charme nostalgique opère incontestablement.

DVD. Stephen Sondheim : Follies, comédie musicale en deux actes (1971). Livret de James Goldman, paroles et musique de Stephen Sondheim. Graham Bickley, Liz Robertson, Jérôme Pradon, Charlotte Page, Nicole Croisille, Sarah Ingram, Denis d'Archangelo… Orchestre et chœur de l'Opéra de Toulon. David Charles Abell, direction. Olivier Bénézech, mise en scène. Enregistré à Toulon en mars 2013, 1 dvd Bel Air classiques.

DVD. Purcell : Didon et Enée (Dido and Eneas, Vincent Dumestre, mai 2014 1 dvd

Alpha)



DVD. Purcell : Didon et Enée (Dido and Eneas, Vincent Dumestre, mai 2014 1 dvd Alpha) Belle désillusion. L'esprit troupe anime chaque production du Poème Harmonique. Après Le *Bourgeois gentilhomme, Cadmus et Hermione* de Lully, puis *Egisto* de Cavalli, **Vincent Dumestre** retrouve une complice (Le Carnaval baroque), la chorégraphe, **Cécile Roussat** pour cette illustration du mythe de Didon inspiré de Virgile. Triple hélas, la laideur indigne des costumes (et des coiffes !!), qui semble recycler une vieille production d'Europe de l'Est matinée de références mais en plus miséreux, du Cinquième élément de Besson, affecte une vision que l'on souhaitait poétique. Déjà envisagée par le début de l'action et sa plage marine (les rives de Carthage), aux naïades flottantes évanescentes : l'onirisme disparaît très vite. La palme de l'horreur absolue revient à l'apparition de la magicienne au II, – sorte de pieuvre humaine écrasée sur un rocher miteux, expectorant des membranes filandreuses au rendu organique douteux, et les sirènes volantes agitant mollement leur queue ne relèvent en rien le niveau. Où est la magie, la suggestion, la noble sensualité d'un spectacle baroque parmi les plus emblématiques de Purcell ? La narration anecdotique et tout aussi pauvre en suggestivité est atteinte dans l'idée d'exprimer l'amour d'Enée (fils de Vénus) et de la belle reine carthaginoise, flanqués dans une conque géante qui flotte tant bien que mal sur un océan de papier bleu.

Même la tempête où Jupiter rappelle au héros troyen son devoir, même la foule des marins prêts à embarquer pour leur nouveau destin (fonder Rome) s'essoufflent ici. Agitation

n’est pas souffle ni fascination théâtrale.

Or ni les instrumentistes du Poème ni les chœurs d’Accentus n’apportent la tension et la magie attendue : c’est malheureusement terne et lisse, appliqué parfois, mais toujours linéaire. La déception la plus notable vient de la mezzo de Fairbanks, si agile à exprimer le chant virtuose et acrobatique alla Farinelli : Vivica Genaux n’est pas Didon ; aucun phrasé subtil, ni de souffle murmuré digne des grandes diseuses tragédiennes, et son lamento funèbre final est parasité par un vibrato envahissant et incontrôlable qui nuit à l’expression de la profondeur solitaire. Quelle erreur de casting. Le style ne convient pas. Et ce n’est pas l’Enée, droit, carré, sans nuances de **Henk Neven** qui compense les manques de sa partenaire. A leurs côtés, la Belinda d’**Ana Quintans** se distingue à peine par son chant plus proche des enjeux dramatiques. Finalement, seule la sorcière habitée, tourmentée – vraie autorité haineuse et malsaine -, du baryton **Marc Mauillon**, ailleurs familier des réalisations de William Christie, tire son épingle : le geste est sans chichi, et juste comme le chant naturellement projeté et puissamment expressif. Un chanteur sauve ici la production du naufrage. De toute évidence, la production purcellienne n’est pas la meilleure réalisation signée par Le Poème Harmonique / Vincent Dumestre. Nous attendions peut-être trop de cette production qui cependant ne souffre aucune faute de goût. Un dvd … à oublier.

Henry Purcell : Dido and Aeneas
1 dvd Alpha. Enregistré en mai 2014 à Rouen.

Opéra en trois actes. Livret de Nahum Tate d’après
sa tragédie Brutus of Alba, tirée de l’Énéide de Virgile, livre IV
Création en décembre 1689 au Pensionnat de jeunes filles de Chelsea

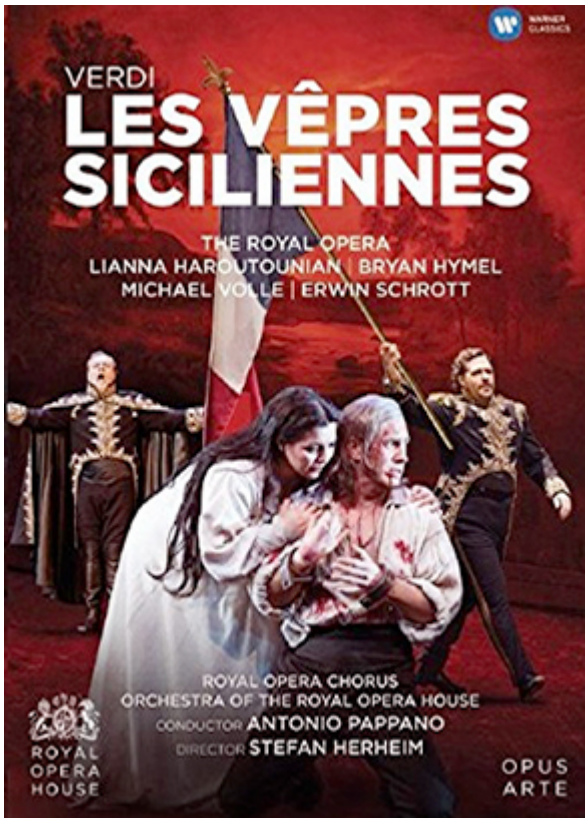
Cécile Roussat, mise en scène, costumes, chorégraphie, décors…

Chœur Accentus
Le Poème Harmonique
Vincent Dumestre, direction

Didon : Vivica Genaux
Énée : Henk Neven
Belinda : Ana Quintans
Magicienne, un Marin : Marc Mauillon
Première sorcière : Caroline Meng
Deuxième sorcière : Lucile Richardot
Esprit : Nicholas Tamagna
Dame d’honneur : Jenny Daviet

DVD. Verdi : Les Vêpres Siciliennes (Volle, Schrott, Hymel, Pappano, 2013. 2 dvd Warner)

DVD. Verdi : Les Vêpres Siciliennes (Volle, Schrott, Hymel, Pappano, 2013. 2 dvd Warner). Rares les productions des Vêpres verdiennes chantées en français selon la création parisienne de 1855 (Salle Le Peletier). Cette production très honnête et souvent convaincante sait soigner les accents du pur drame psychologique (Monfort en quête de son fils Henri) en dépit des nombreuses scènes collectives historiques qui font basculer Les Vêpres vers le grand opéra français façon Halévy, Meyerbeer…



La mise en scène traite froidement la barbarie et le cynisme du pouvoir politique, la violence qui sous-tend toute l'intrigue puisqu'il est question ici d'un thème essentiel à l'époque de Verdi : la résistance d'un peuple (les siciliens menés par Jean Procida) contre l'oppression d'une autorité étrangère (les Français). De fait, le livret de Scribe s'inspire du soulèvement des Siciliens de mars 1282 contre les Français… Les cloches de la noce finale d'Henri et d'Hélène donnent le signal du soulèvement : l'amour bascule dans le sang. Triste progression où les armes sont plus fortes que la volonté des coeurs. Ici, le décor prolonge l'espace du théâtre d'opéra : preuve que la réalité des spectateurs peut bientôt être contaminée par le règne de la tyrannie et des manipulations représenté sur scène. Tout cela fonctionne bien car l'enjeu des situations demeure lisible.

L'homme de théâtre norvégien Stefan Herheim fait cependant du ténor héroïque Henri, l'amant de la sicilienne Hélène, pris dans les rets de son amour filiale pour Monfort, le tyran français, la figure archétypale de l'artiste romantique, comme Tannhäuser, héros sacrifié, maudit, incompris sur l'autel de

la bourgeoisie du Second Empire à naître. L'Opéra de Paris, celui de Garnier, ses ors et sa pompe théâtrale sont copieusement cités, créant le cadre des enjeux politiques à l'époque de Verdi : nationalismes en résistance, conscience libertaire des artistes, politique barbare de l'ordre bourgeois.

La battue de Pappano, nerveuse, parfois fougueuse jusqu'à l'éclair, évite justement le grandiloquent pour un continuum haletant où l'on sent la pression de la machine politique éprouvant chaque individu dans ses aspirations les plus intimes : Henri, le fils déchiré entre l'amour filial qui le lie à son père, et son désir d'Hélène, la Sicilienne aimée.

Verdi aime ciseler le relief intérieur des âmes, fussent-elles au sommet de la hiérarchie politique : solitude et désarroi des puissants qui présentent ainsi au début du III, Monfort le tyran français, en quête de l'amour d'un fils auquel il s'est jusque là caché : **Michael Volle** affirme une profondeur déchirée, une noblesse de sentiments qui attendrit le personnage du potentat, de surcroît dans un français intelligible ; face à lui, ardent et tendu, le ténor montant **Bryan Hymel** affirme ses aspirations romantiques et amoureuses avec un aplomb, même si son français reste dilué, et si l'on note une faiblesse de régime en fin d'action. Le relief de l'intrigue tient aussi à l'opposition des deux rôles de barytons : si Monfort s'humanise en cours d'action (en se rapprochant de son fils qui bientôt va le reconnaître en effet), la figure du Sicilien revanchard, chefs des partisans, Jean Procida gagne progressivement en autorité, en force contre l'oppresseur : l'uruguyen **Erwin Schrott**, ex compagnon d'Anna Netrebko, impose sa prestance virile et sauvage, une force noire et féline qui contraste idéalement avec ses ennemis (hélas dans un français bien peu ciselé). Participant au pied levé à la production, la soprano arménienne **Lianna Haroutounian** chante tant bienque mal Hélène : elle déploie son beau timbre intense, mais ne convainc pas dans un français mou

et approximatif, et des vocalises guère précises.

La production londonienne s’impose indiscutablement par le nerf expressif qui se dégage de la direction capable d’exprimer et les éclairs intérieurs du drame hugolien et le souffle de la passion alla Schiller, deux sources si bien cultivées par le génie théâtral de Verdi, et qui font des Vêpres l’inverse d’une grande machine artificielle ; la tenue très honnête des 3 protagonistes : Monfort, Henri et Procida ajoutent à la caractérisation dramatique. Les chœurs magnifiquement préparés savent restés articulés, prenants. Superbe expressivité collective. L’œuvre fait partie des partitions les moins bien estimées de Verdi, étiquettée « grand bazar à la française » ; c’est mal connaître l’esprit de la partition et le génie verdien à l’oeuvre. La production dirigé par Pappano a le mérite d’éclaircir la réussite d’un ouvrage rarement donné en français. d’où notre CLIC de février 2015.

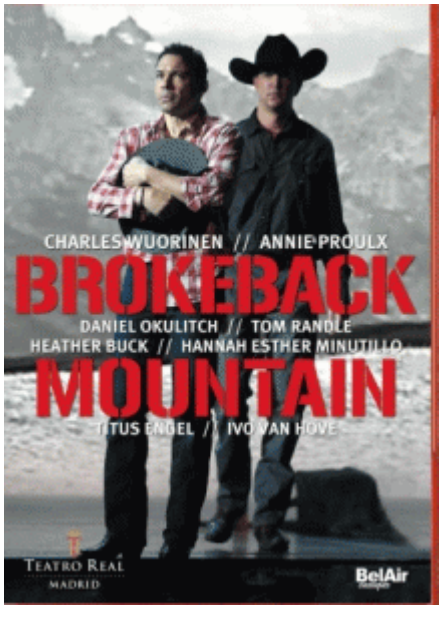
DVD. Verdi : Les Vêpres siciliennes (version française de 1855). Lianna Haroutounian (Hélène), Bryan Hymel (Henri), Michael Volle (Monfort), Erwin Schrott (Procida), Royal Opera Chorus, Orchestra of the Royal Opera House. Antonio Pappano, direction. Stefan Herheim, mise en scène. 2 dvd Warner Classics 2564616434. Live enregistré à Londres en octobre 2013.

Lianna Haroutounian – Helene
Bryan Hymel – Henri
Erwin Schrott – Procida
Michael Volle – Guy de Montfort
Michelle Daly – Ninetta
Neal Cooper – Thibault

Nico Darmanin – Daniéli
Jung Soo Yun – Mainfroid
Jihoon Kim – Robert
Jean Teitgen – Le Sire de Béthune
Jeremy White – Le Comte de Vaudemont

Royal Opera Chorus
Orchestra of the Royal Opera House
Antonio Pappano, direction
Stefan Herheim, mise en scène, régie

DVD, compte rendu critique. Brokeback Mountain, de Charles Wuorinen d'après Annie Proulx (1 dvd Bel Air Classiques)



DVD, compte rendu critique. Brokeback Mountain, de Charles Wuorinen d'après Annie Proulx (1 dvd Bel Air Classiques). L'opéra commandité par Gérard Mortier n'est pas la simple adaptation du film d'Ang Lee (2005) ; c'est une recréation lyrique de l'atmosphère originale de la nouvelle où le souffle des éléments (la narration s'intéresse au destin de deux cow boys, garçons gardiens de moutons dans le Wyoming), et la présence permanente de la Montagne, à la fois

sauvage et fascinante, joue un rôle fondamental. Le milieu naturel hostile et enveloppant sert de cadre à l'idylle qui se noue durant l'été 1963. Pour l'opéra, la collaboration entre le compositeur et l'écrivain Annie Proulx, librettiste de la partition, a permis de développer certains détails et d'introduire de nouveaux personnages.

Le metteur en scène Ivo van Hove aborde sans pathos l'histoire d'amour entre les deux cowboys incarnés par le baryton **Daniel Okulitch** (Ennis del Mar) et le ténor **Tom Randle** (Jack Twist). L'opéra, dont la création mondiale a eu lieu à Madrid le 28 janvier 2014, fut la dernière commande de Gérard Mortier en tant que directeur artistique du Teatro Real. Il en avait eu l'idée alors qu'il était le fugace directeur du New York city opera (avant que l'institution ne dépose le bilan). A Madrid, le directeur réalise le projet. La publication du dvd est dédiée à sa mémoire.

Une partition cynique dépourvue de langueur…



Annie Proulx a pu approfondir certains épisodes laissées à l'état d'amorce ou de suggestions dans le film de Ang Lee : les couples que forment Ennis et Jack, chacun de leur côté avec leurs femmes respectives (Alma, Lureen), après l'été de 1963. De même l'opéra fait des sauts temporels assez vertigineux… quatre ans après, puis 6 ans après enfin 10 ans après, jusqu'en 1983 quand Ennis reçoit la carte postale qui lui fait comprendre

que son amant a été assassiné. A travers les années et la séparation, soit durant 20 années après leur rencontre à Brokeback mountain, jamais le désir de vivre ensemble de Jack ne s'émousse, auquel pourtant répond la résistance d'Ennis qui redoute le regard des autres… il n'emménagera pas avec Jack même s'il a divorcé et reste seul. Le livret élucide ou précise des séquences que le film et la nouvelle laissaient dans l'ombre comme imprécis : ainsi la cause de la mort de Jack est clairement expliquée quand son épouse Lureen, insatisfaite et frustrée invoque l'ombre de son père défunt (qui détestait Jack) pour exprimer son malêtre, sa solitude crasse… Pour Annie Proulx le Wyoming est un état constitutionnellement homophobe et le choeur qui accompagne le fantôme du père puis paraît sous les traits du chœur des harpies entourant Ennis quand il comprend la mort de son amant, souligne la méchanceté et l'intolérance du milieu social opposé au bonheur individuel.

La mise en scène est d'une froideur aseptisée : les acteurs comme des souris évoluent dans un espace neutre, boîte au départ d'un blanc clinique sur les parois duquel sont projetées toutes les images de plein air : Brokeback mountain évidemment, évocation montagneuses qui ne manquent pas d'élan et de profondeur visuelle. Le milieu hostile est envahissant voire asphyxiant. Les Rocheuses sont loin de produire la carte postale que l'on est en droit d'attendre.



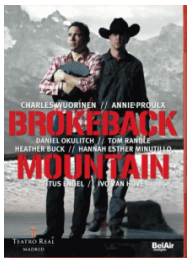
Le problème de l'opéra demeure de notre point de vue la partition elle-même de Charles Wuorinen : sans guère de construction dramatique, ni véritablement inscrite dans la progression de la narration, l'écriture de Wuorinen reste anecdotique, répétitive; elle accumule sans distinction dramatique, syncopes, stridences, cellules discontinues, le tout composant un tapis constamment

éclaté qui nuit pour beaucoup à l'introspection cohérente des climats, des atmosphères, des situations… On a bien compris que les auteurs se sont interdits toute douceur ni tendresse mais à trop vouloir dénoncer la malédiciton d'un amour sans espoir ni compréhension collective, l'ouvrage tourne à une caricature cynique et déshumanisée.
Lors de sa création madrilène, et selon le vœu du commanditaire, Gérard Mortier, Brokeback Mountain partageait l'affiche avec Tristan und Isolde de Wagner, telle deux faces d'une même thématique, celle de l'amour maudit, impossible, irréalisable. L'ambition et l'intention étaient de facto au diapason d'une conception intelligente car le film de Ang Lee et la nouvelle de Proulx sont d'un souffle sidérant. Force est de constater que la musique commandée et livrée nous déçoit par son absence littérale de sensualité, de suspension, de mystère, comme d'abandon.



Au dessus de ce magma disparate, les deux voix se distinguent cependant par leur intensité : désir, exaltation de Jack (ténor), le seul qui s'est accepté dans son homosexualité et garde en dépit de tout l'espoir et l'optimisme ; confession mais frustration et contrôle jusqu'au déni d'Ennis (baryton) : il est fermé dès le début, parle peu et chante encore moins. A 9 ans, son père l'avait traumatisé en lui montrant le châtiment réservé aux gays dans le Wyoming (Ear et Rich, deux farmers tabassés par les biens pensants). La performance de deux chanteurs protagonistes est magistrale d'un bout à l'autre de l'ouvrage y compris dans les scènes déshabillées. Pudiques, justes, les deux hommes expriment le décalage de deux âmes auxquelles il est refusé d'être heureux. **C'est surtout le personnage d'Ennis (Daniel Okulitch)** qui reste passionnant à suivre : d'abord développé en sprechgesang (plus parlé que chanté), le personnage évolue peu à

peu,résiste à sa nature sous le poids de la pression et du regard des autres ; enfin, mais alors qu'il est trop tard (après la mort de Jack), mesure la valeur de cet amour qu'il éprouve et qu'il n'a pas su comprendre immédiatement. Son monologue final qui conclut l'opéra, en pur chant, marque la transfiguration du simple cow boy en âme touchée, certes douloureuse mais riche de l'amour qu'il a pu éprouvé et au nom duquel il prête alors serment. C'est une âme transfiguré par l'amour qui chante alors sur la scène. On se plaît à imaginer l'impact de l'opéra (et sa réussite entière) si le compositeur avait été plus compatissant pour ses héros en leur offrant davantage d'échappée, de rêves, d'alanguissements jouant par contrastes la barbarie du propos. Pourtant la force du sujet, son traitement glacial prolonge d'une certaine manière le travail littéraire et cinématographique, conférant à la production son indiscutable tension comme sa violence progressive.



DVD. Brokeback Mountain. Enregistré en février 2014 à Madrid lors de la création au Teatro Real. OPéra en 2 actes. Charles Wuorinen (1938), musique. Livret d'Annie Proulx (d'après sa propre nouvelle). Daniel Okulitch (Ennis del Mar), Tom Randle (Jack Twist), Heather Buck (Alma), Hannah Esther Minutillo (Lureen)… Choeur et orchestre du Teatro Real de Madrid. Titus Engel, direction. Ivo Van Hove, mise en scène. 1 dvd Bel Air classiques. Parution annoncée le 24 février 2015.

DVD. Mozart : Don Giovanni. Schrott, Netrebko, Castronovo… (Engelbrock, Baden Baden mai 2013, 2 dvd Sony classical)



DVD compte rendu critique. Mozart : Don Giovanni. Schrott, Netrebko, Castronovo… (Engelbrock, Baden Baden mai 2013, 2 dvd Sony classical). Dans la mise en scène intelligente et moderniste de Philipp Himmelmann, ce Don Giovanni capté live en mai 2013 auFestival de Baden Baden dévoile plusieurs attraits non négligeables ; l'orchestre sur instruments d'époque d'abord de Thomas Engelbrock sevrant avec une fine caractérisation chaque climat de la partition de Mozart dont on réécoute avec beaucoup d'intérêt chaque trouvaille et trait génial. La sonorité séduisante (cordes à l'unisson), l'équilibre caractérisé des pupitres s'entend dès l'ouverture à la belle énergie, nerveuse et d'une gravitas prenante. Ensuite le cast fournit un autre argument : ex époux à la ville, **Anna Netrebko** – star à Baden Baden et depuis longtemps comme à Salzbourg, tête d'affiche régulière, qui retrouve ainsi le baryton uruguayen **Erwin Schrott**. Les deux convainquent absolument chacun dans leur emploi : en nuisette rose, Anna, ardente, habitée, vraie nature tragique, cisèle chaque couleur de chaque situation comme si elle jouait sa vie, avec petites limites cependant, une attention pas toujours aussi raffinée à l'articulation du verbe, et parfois comme on l'a vu récemment dans un Strauss risqué, une ligne en perte de justesse. Mais

par ailleurs quelle intensité sensible ! Sorte de maffieux à la lame facile, Erwin Schrott animal cynique et séducteur faussement amusé, semble agir comme un félin calculateur, tirant profit de tout : l'aisance du jeu scénique et vocal séduisent. A leurs côtés, le Leporello de Pisaroni s'emballe et trépigne comme une vraie nature dramatique, sans forcer : idem pour l'Ottavio de Castronovo, toujours égal et naturellement ardent : il incarne cet embrasement progressif que le fiancé de Anna éprouve avec son aimée aux côtés du provocateur infâme… Moins convaincante à force d'hystérie dans le jeu, l'Elvire de Ernman (le maillon faible de la distribution avec la Zerlina sans charme…).

Baden Baden a le chic de réunir un plateau digne de Salzbourg. Ne réfrénons donc pas notre plaisir face à cette production très séduisante.



Mozart : Don Giovanni. Erwin Schrott, Anna Netrebko, Charles Castronovo, Malena Ernman, Luca Pisaroni, Balthasar-Neumann-Chor & Ensemble. Thomas Hengelbrock, direction. 2 dvd Sony classical 88843040109. Festival de Baden Baden, live de mai 2013. Illustration : Erwin Schrott (DR)

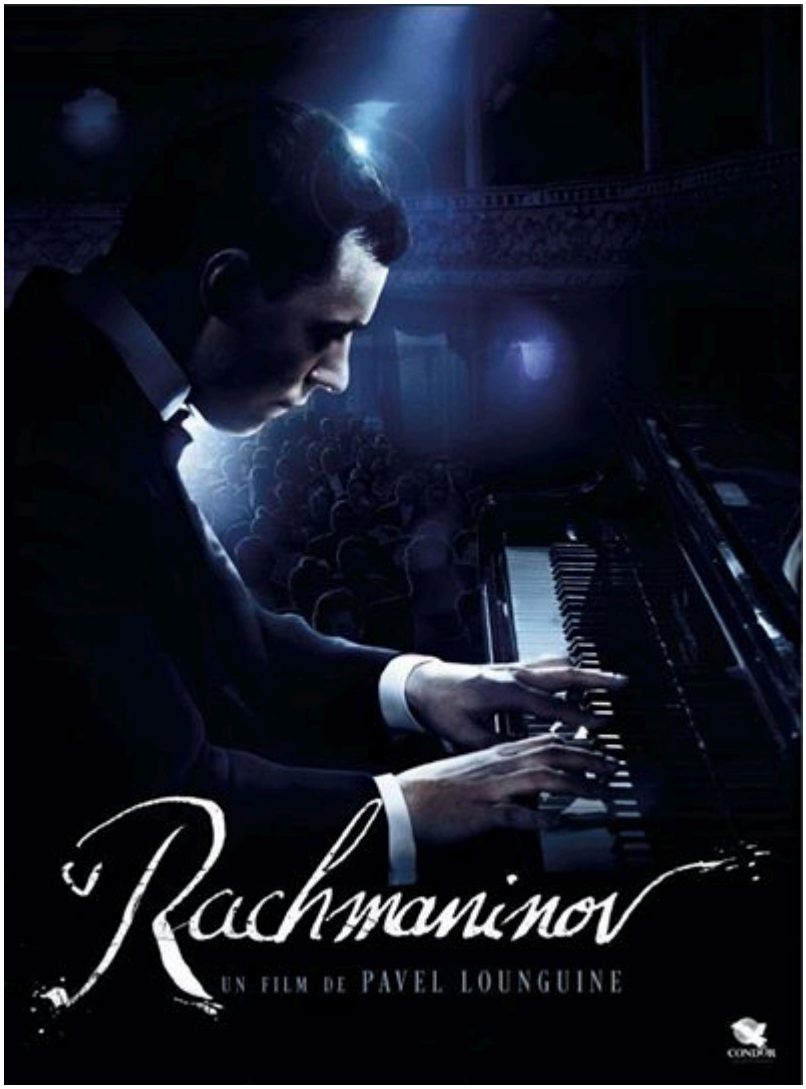
DVD. Rachmaninov. Film de Pavel Lounguine (2006)



DVD. Rachmaninov. Film de Pavel Lounguine (2006). Il y a beaucoup de tendresse dans ce « faux » biopic dédié au pianiste et compositeur **Sergei Rachmaninov (1873-1943).** Il s'agit plutôt d'une variation autour de sa vie, un résumé subjectif qui parle en terme de séquences, climats, courtes visions, alternant entre sa tournée menée à un rythme d'enfer aux USA (première moitié des années 1920), sa vie d'expatrié à Los Angeles; les souvenirs de son enfance russe (avant la Révolution bolchévique), dans la maison familiale où règne, parfum et présence obsessionnelle tout au long du film, la douce matière olfactive des lilas blancs (tourné en 2006, et sorti l'année suivante, le film s'intitulait « *Lilacs* »). Le Rachmaninov de Lounguine est un artiste demeuré enfant. Un pianiste virtuose

qui électrise les salles, mais un compositeur déraciné, écorché, frustré. Tiraillement intérieur souvent exposé/exprimé de façon bien naïve, clichés à l'appui : le compositeur est à son piano déchirant dans des mines investies, les papiers où s'enchaînent des portées insatisfaisantes.

les lilas blancs de Rachma…



Le cinéaste russe né en 1949, brosse un portrait souvent manichéen du musicien : il en fait un nostalgique absent, au regard lointain, évidemment porté sur l'alcool et la cigarette (ces deux travers ont effectivement causé la mort de Rachmaninov). Dans le rôle principal, l'acteur Evgeniy Tsyganov ne manque pourtant pas de présence à l'écran. A ses côtés papillonnent des femmes amoureuses, admiratives (dont surtout la révolutionnaire Mariana), après sa première muse plutôt froide et distante : Anna, femme sirène qui assiste défaite à la création (catastrophique) de sa Première Symphonie (le chef était ivre). Après cette infamie, ils ne se reverront plus… suit l'errance du pauvre compositeur dans les rues sombres et froides d'une ville glaçante (encore un cliché !). La figure féminine qui l'accompagne et le pousse même dans

toutes les nouvelles épreuves de sa vie reste sa cousine Natalya, d'abord complice en tout, puis son épouse qui le suit comme une ombre fidèle dans ses tournées au rythme trépidant.

Malgré un travail iconographique sûr (nombreuses images d'époque de l'Amérique des années 1920), malgré une photographie très raffinée (surtout dans les séquences qui replongent dans la Russie impériale d'avant la Révolution), le film garde un goût d'inachevé dans la construction alternée, surtout dans le traitement du personnage central : évocation plus qu'incarnation, silhouette qui glisse sur la vie et les épreuves plutôt que force créative douée d'un fort tempérament néoclassique et postromantique qui a fait de Serguei Rachmaninov un adolescent adulé, prodige du piano et immédiatement encouragé par Tchaïkovski lui-même: ce dernier est d'ailleurs cité mais absent, lors d'un diner auquel le jeune Rachmaninov retardataire paraît tardivement et plutôt désolé (il s'enivrait dans les bras de sa muse). A en croire le film, ce manque d'égard pour Tchaikovski scelle la rupture avec son professeur et mentor Sverev qui le renvoie de sa pension académie.

Lounguine prend prétexte d'une évocation esquissée pour traiter des thèmes habituels dans sa filmographie : nostalgie de la Russie de naguère, choc de la Révolution… pour autant le drame d'une vie, celle de Rachmaninov expatrié, la question de la création, et dans l'activité artistique, le dilemme entre virtuosité creuse mais rentable du pianiste virtuose, et angoisse du compositeur détourné de son œuvre… sont bâclés dans une série d'images jolies … hélas, rien que décoratives.



On croit difficilement à ce personnage un peu creux qui manque de profondeur. Les connaisseurs ou les amateurs, mélomanes avertis, attirés par le sujet du film, n'y retrouveront pas l'auteur enflammé des opéras Aleko, Le chevalier ladre et de Francesca da Rimini (ouvrages lyriques à redécouvrir

d'urgence, d'un flamboiement fantastique somptueusement articulé à l'orchestre !), de l'Ile des morts et du poème symphonique Les cloches, des trois Concertos pour piano, œuvres majeures du XXème siècle, si diamétralement opposées esthétiquement des pièces de Stravinsky ou de Prokofiev. Ici Rachmaninov est un doux rêveur, un peu trop doux. Un agneau égaré qui fuyant le pays des Soviets, reste tout autant à la marge au pays de l'oncle Sam et se perd dans des tournées menées tambour battant mais tragiquement trompeuses…

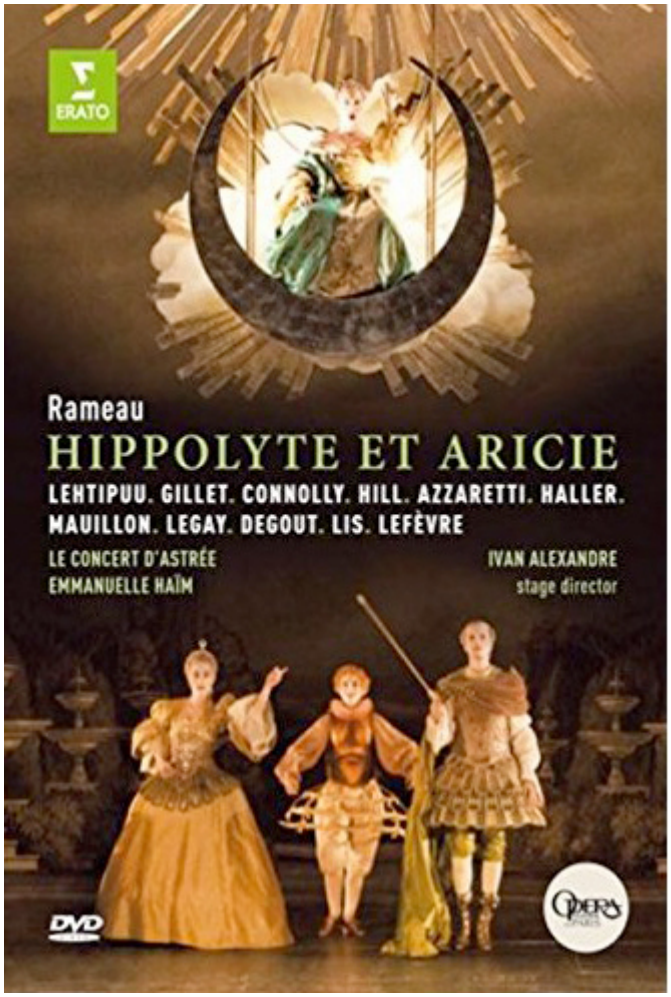
DVD. Rachmaninov. Film de Pavel Lounguine (2006, sorti dans les salles en 2007). Parution en dvd : début décembre 2014.

approfondir



Dossier. Les opéras de Serge Rachmaninov. A l'occasion de la parution chez Decca d'un coffret de 32 cd (Rachmaninov : the complete works, l'intégrale, Decca 32 cd, octobre 2014) regroupant tout l'œuvre du compositeur russe, toujours si mésestimé, classiquenews réouvre le débat du génie incompris, porteur d'authentique chefs d'oeuvres dont ses **4 opéras**, diversement livrés, certains incomplets dont *Monna Vanna* (seul subsiste le matériel du premier acte). D'*Aleko* et du *Chevalier ladre* à *Francesca da Rimini,*les opéras de Rachmaninov n'ont rien de ce post classicisme artificiel et sentimental, mais plutôt souligne le crépitement d'un auteur fasciné par les climats hallucinés et fantastiques, ceux exacerbés qui dans un style millimétré, retenu, pudique – proche de sa nature profonde- éclairent et révèlent la psyché secrète et souterraine des protagonistes… LIRE notre dossier les opéras de Rachmaninov

DVD. Rameau : Hippolyte et Aricie (Haïm, Alexandre, 2012)



DVD. Rameau : Hippolyte et Aricie (Haïm, Alexandre, 2012). Présence des machineries d'époque, faste des décors peints très architecturés, à l'identique selon les relevés d'époque, statisme éloquent de la gestuelle, placement des figures chanteurs dans un espace souvent réduit à l'ordonnancement classique tripartite : premiers et seconds plans, lointains… la production de cet Hippolyte entend offrir un équivalent visuel et scénique à la restitution historiquement informée inféodant chant et orchestre. C'est une construction d'abord de l'esprit que viennent colorer et enrichir la souplesse des danseurs et remettre en mouvement les situations des chanteurs tragiques

et pathétiques inscrits dans l'action. La clarté spatiale qui en résulte sert évidemment l'exposition baroque du drame et immédiatement la totalité de la machine ramélienne saisit par sa cohérence, son équilibre, sa richesse évocatoire et sa puissance … magique. Théâtre de dépassement et d'enchantement, l'opéra de Rameau d'autant plus fort et signifiant en son premier opus de 1733 – le plus scandaleux aussi-, surgit dans toute sa force scénographiée dans son déploiement matériel (jusqu'à Zoroastre, les opéras de Rameau touchent autant par leur science musicale que leur impact visuel et décoratif). La vertu essentielle de cette production demeure la présentation de l'ouvrage dans une approche historicisante proche de ses codes originels : l'esthétique qui en découle favorise le fantastique (acte des enfers), l'enchantement et l'onirisme des divertissements dansés (les plus fascinants et tendres depuis Lully et Campra). Voilà qui change des mise en scènes modernes, trop décalées, trop inopérantes dans le système lyrique baroque.

A cela s'ajoutent deux données clés que seul William Christie sait distiller depuis ses débuts défricheurs au service du Baroque avc la complicité de ses Arts Florissants : son intelligence linguistique et sa tendresse alanguie. Deux dimensions que le plateau ici ne maîtrise que rarement exception faite de l'Aricie si délectable et éblouissante de précision incarnée d'Anne-Catherine Gillet (qui ose avec succès une immersion dans le XVIIIè) et le Thésée, virile et juvénile de Stéphane Degout : ardeur tendue mais articulée plutôt que héroïsme noble déjà chenu. Le reste de la distribution déçoit dont la Phèdre expressive mais hystérique et brouillonne de Connelly, comme le précieux maniéré de l'Hippolyte décidément trop affecté de Lehtipuu. Dans la fosse, Le Concert d'Astrée plein d'énergie ne trouve pas les respirations languissantes ni l'élégance déclamée et naturelle de Bill : pourtant Emmanuelle Haïm ex continuiste des Arts Flo a su prendre le meilleur auprès de la source Christie : son Rameau est vif mais creux, efficace mais désincarné. Le

spectacle est cependant total et riche : quand Thésée ou Aricie paraissent la mécanique se change en théâtre des passions palpitantes : un must pour les deux solistes.

DVD. Rameau : Hippolyte et Aricie, 1733. Emmanuelle Haïm, direction. I. Alexandre, mise en scène. Avec Anne-Catherine Gillet, Stéphane Degout, François Lis, Marc Mauillon, Sarah Connelly, Topi Lehtipuu… Le Concert d'Astrée. Enregistré au Palais Garnier en 2012. 1 dvd Erato.